

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficience visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

CHIEN 51

LAURENT GAUDÉ

# CHIEN 51

*roman*



Page 9, l'épigraphe est une citation  
tirée du *Soulier de satin*, de Paul  
Claudel. © Éditions Gallimard

© Actes Sud, 2022.

© À vue d'œil, 2023,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0636-0

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

*À celles et ceux  
qui n'ont pas oublié Delphes.*

*Car ce qui a existé une fois fait  
partie pour toujours des archives  
indestructibles.*

PAUL CLAUDEL,  
*Le Soulier de satin,*  
Deuxième journée, scène XIII.

# 1

## **DERNIÈRES VISIONS DU PORT**

D'un coup, la ville devint folle. Lorsque les dirigeants de GoldTex annoncèrent que le rachat de la Grèce était finalisé, les citoyens d'Athènes furent pris de panique. Eux qui s'étaient massivement opposés à cette acquisition, qui, durant des mois, avaient manifesté, soutenu la jeunesse lorsqu'elle construisait des barricades et jurait d'aller jusqu'au bout, finirent par se tourner vers l'opresseur et voulurent tous partir. Même les plus réticents étaient en proie à cette obsession : quitter la ville, ne pas rester prisonniers de ce piège, rejoindre au plus vite GoldTex et poursuivre leur vie ailleurs. Ils sentaient bien que leur

monde allait disparaître et ils avaient peur. Des rumeurs circulaient : on disait qu'il fallait faire vite, que seuls les premiers seraient pris, que le sort des autres promettait d'être sombre. On disait que la Grèce allait être démembrée, vendue par morceaux, et que ceux qui resteraient habiteraient bientôt sur une terre d'esclaves, oubliés de tous.

Il fallait s'en aller. Plus personne n'en doutait. La folie s'emparait de la rue. Sur l'avenue Tsaldari, une femme qui traînait derrière elle deux valises et ses trois enfants en bas âge s'arrêta net, se dégrafa jusqu'à montrer sa poitrine et se mit à hurler : "Prenez-nous ! Prenez-nous puisque vous achetez tout !" Sur le boulevard Thiseos, des hommes essayèrent de forcer un taxi à rejoindre le port. Devant la résistance

du chauffeur qui s'enferma dans l'habitacle, ils finirent par saccager le véhicule, puis l'asperger d'essence et danser autour avec une rage qu'eux-mêmes, des jours plus tard, furent incapables d'expliquer. La défaite était consommée et la ville entière voulait fuir. Mais cela ne dura que quelques jours. Très vite, une résignation silencieuse succéda aux comportements les plus fous. Si c'était encore de la panique, elle était d'une autre nature. Les gens sortaient dans la rue avec accablement, comme s'ils s'étaient résolus à n'être que du bétail, comprenant que leur individualité ne pouvait plus s'opposer à rien de ce qui venait. Athènes marchait tête basse. Les familles avançaient, visage fermé, sans un mot. Toutes les artères qui menaient au port, à la gare ou à l'aéroport étaient saturées. Dans un réflexe absurde, beau-

coup prenaient leur voiture, puis, une fois bloqués dans des embouteillages démesurés, constatant qu'ils ne pourraient plus ni avancer ni faire demi-tour, abandonnaient leur véhicule en plein milieu de la route pour poursuivre à pied, rajoutant ainsi encore au chaos. La longue file de voitures abandonnées semblait désormais n'être là que pour obliger les foules à des circonvolutions cruelles : rentrer le ventre, mettre sa valise sur la tête, se faufiler entre les carrosseries qui brillaient au soleil et réverbéraient une chaleur insupportable. Sur la bretelle périphérique qui menait à l'aéroport, le spectacle était inouï : des hommes et des femmes, par milliers, patients, résignés. Malgré les annonces qui précisaient régulièrement que plus aucun avion ne prenait de passager, que de toute façon il était impos-

sible d'atteindre les aérobares tant il y avait de gens sur place, la foule continuait à se présenter dans le vain espoir qu'un pilote finisse par contrevenir à tous ces ordres. La ville entière voulait partir mais elle était immobilisée par son propre nombre. Les rues grondaient du piétinement des foules impatientes, de ces milliers d'enfants tenus par la main à qui on disait de cesser de pleurer. Lorsque les nouveaux arrivants découvraient cette marée humaine, étrangement, au lieu de rebrousser chemin, ils y prenaient place avec l'assurance que c'était bien là qu'il fallait être, faisant taire en eux leur bon sens, et même leur instinct de survie, acceptant de s'annihiler dans la masse comme s'il y avait un réconfort à se presser ainsi les uns contre les autres, celui, peut-être, de constater qu'ils n'étaient pas

seuls et que leur frayeur et leur infortune étaient partagées. Tout était lent et pénible. La foule était exaspérée par sa propre impuissance. Il fallait supporter cette attente qui, au mieux, n'amènerait qu'au triste contentement d'avoir gagné quelques dizaines de mètres et au pire, vous excitait les nerfs.

Lui, comme les autres, s'était levé pour partir mais, à la différence de toutes ces familles apeurées, il avait un badge et un brassard qui lui permettaient de passer les barrages, de doubler les files immobiles. On l'enviait pour cela. Il le sentait dans le regard que les femmes épuisées lui lançaient.

Sur le port du Pirée, deux paquebots s'apprêtaient à quitter Athènes. C'étaient des bêtes immenses mais qui semblaient bien petites au vu de ces

milliers de candidats qui espéraient monter à bord. L'embarquement avait commencé. Tous avançaient vers la passerelle avec une lenteur inventée par un bourreau méthodique. Il fallait montrer ses papiers, renoncer aux objets trop volumineux qu'on avait espéré pouvoir emporter. C'était chaque fois des cris, des protestations, des tentatives vaines de convaincre.

Il regardait cette humanité défaite et se sentait honteux de la quitter. Le navire militaire qui était à quai, plus petit que les deux autres, semblait l'attendre. Personne ne s'en approchait. Il était protégé par des soldats qui tenaient à distance les candidats à l'exil. C'est là qu'il allait d'un pas rapide. Deux jours plus tôt, il avait reçu son ordre d'évacuation personnel. Il avait fallu essayer

de faire tenir dans sa petite valise tous les objets de son quotidien. Il n'avait dit au revoir à personne. Ses parents étaient morts quelques années plus tôt, et pour la première fois, il en fut heureux car il pensa à la tristesse qui les aurait saisis s'il leur avait été donné de voir ce naufrage. Le bateau finissait de faire le plein. Il monta à bord et s'installa sur le pont pour observer le plus longtemps possible ce pays qu'il quittait.

Cela aurait dû durer des heures encore, le temps que l'équipage termine les dernières vérifications, mais soudain, un bruit fracassant déchira ses oreilles. Il sentit un souffle chaud sur son visage et dut s'accrocher à la rambarde pour ne pas tomber à terre. Une explosion venait de souffler, en une fraction de seconde, toutes ces vies,